

## Prédication

Texte : Marc 4, 35-41

Chers amis, chères familles endeuillées,

Jésus ordonne à ses disciples de passer de l'autre côté du lac. Cette injonction arrive à la tombée de la nuit. C'est bien le moment indiqué pour interrompre toute activité. La journée était dense. Un repos s'impose et Jésus est le premier à en ressentir le besoin. Mais que pouvaient bien faire les disciples à l'heure de la traversée du lac ? Visiblement, ils se sentaient moins fatigués. Jésus, quant à lui, dormait au fond du bateau, la tête appuyée sur un coussin.

Le soir est une temporalité particulière parce qu'elle est quelquefois redoutée. Tout peut arriver. Ici, l'inopiné surgit sans crier gare. La tempête surprend. Le lac est terriblement agité. Une sorte de désespoir s'installe dans les pensées et les cœurs des disciples. Les cris et les pleurs déchirent l'atmosphère. Leur humanité est en péril. C'est ce qui nous arrive aussi lorsque, soudain, nous semblons perdre pied.

Le premier mot de Jésus, lorsqu'il fut bruyamment réveillé, était destiné à la mer : « Silence. Tais-toi. » Il commande à la nature de se taire et cette dernière s'exécute. S'adresser directement à la nature, ici, ce n'est ni un abus de langage, ni une invention. Jésus a cette autorité. Il savait ce qui allait arriver ce soir-là. Il n'avait rien dit aux siens. Jamais il n'a dit que tout se passerait sans heurts. Les difficultés ne sont-elles pas aussi inhérentes à la vie ?

Après le calme imposé à la mer et au vent, il se tourne vers ses disciples pour leur poser cette question : « Pourquoi avez-vous ainsi peur ? Comment n'avez-vous point de foi ? »

Ceci résonne comme un reproche. Toutefois, remarquons que Jésus calme d'abord la tempête avant de s'adresser aux hommes en danger. En réalité, il montre que la grâce de Dieu nous précède. Dieu est avant tout un Dieu d'amour. Celui-là qui veut le bien de l'Homme.

A bien y regarder, dans cette traversée, Jésus lui-même n'était-il pas en danger ? Plus tard, face à l'inéluctable, Jésus, avant d'être arrêté et mis à mort sur la croix, supplia le Père. C'est son humanité, sensible à la douleur, qui s'exprime. Le Christ fait corps avec toute l'humanité pour en porter la souffrance.

Pourtant, dans le passage de Marc que nous lisons, si quelqu'un pouvait faire quelque chose en ce moment-là, c'était bien Jésus. Nous sommes au cœur du paradoxe. Les disciples doutent. Ce qui est humainement compréhensible. Mais n'avaient-ils vraiment pas de foi comme semble le dire Jésus ? En réalité, les mêmes qui doutent sont les mêmes qui le réveillent bruyamment et qui espèrent en lui. Ils crient parce qu'ils désespèrent. Ils réveillent leur maître parce qu'ils ont foi en lui. C'est bien là le paradoxe, l'ambivalence de notre vie.

Ce récit évangélique dévoile la personne de Jésus. C'est un maître ; autrement dit un homme doté de nombreuses compétences. C'est aussi celui qui se montre capable de faire plier la nature en furie. C'est sans doute le tournant de cet Évangile. Jésus est Seigneur. Il est Dieu. Les disciples découvrent peu à peu cette personne hors du commun. Ils lui resteront désormais attachés.

En fait, plus qu'une question de foi, Jésus interpellent ses disciples afin qu'ils la mettent en évidence. La foi est un don de Dieu. A nous aussi, le Christ pose la même question :

« Où est votre foi ? ». Nous avons à agir en fonction de ce qui nous est donné. Au cœur de nos troubles, nos déboires ou notre deuil, cette brèche de la foi nous est donnée. Cela ne veut pas dire que nous devons banaliser nos souffrances. Non. Mais nous pouvons, avec le secours de Jésus, les vivre et les surmonter. Nous sommes en effet dans la barque. C'est l'Église qui traverse l'histoire et ses nombreuses variations. Le Christ y est présent et se met à disposition. Il entend nos cris comme il vit nos réalités d'hier et d'aujourd'hui. Le réveiller, c'est activer le levier du secours. Il vit à nos côtés en toutes circonstances. Jamais il n'abandonne l'homme qui se confie à lui. Lorsqu'il dort, c'est alors qu'il veille. C'est à l'image de son absence physique en ce monde. Nous ne le voyons pas, mais il est indéniablement présent par la puissance de l'Esprit-Saint, notre consolateur. Le Christ nous met dans sa confiance.

Souvenons-nous qu'avec le Christ, le calme revient. Mais aussi pour les autres embarcations. L'effet des supplications des disciples est plus large qu'ils ne pourraient l'escompter. Le Christ n'est pas venu au monde que pour la maison d'Israël, pour son Église. Il a assez de pouvoir et de souveraineté pour sauver le monde ici représenté par le lac dans son entièreté. Il porte ce monde à bout de bras et veut le sauver de ses tempêtes. Malgré nos tumultes et nos sarcasmes, nos prières peuvent être une bénédiction pour d'autres, pour les sans espoirs. Le Christ nous donne la consolation et la bénédiction en partage. L'Esprit de Dieu nous maintient dans cette certitude et nous conduit jour après jour vers ce calme doux et profond où toutes larmes seront essuyées. Ce n'est pas un projet de malheur qu'il nous propose, mais un projet de vie, de bonheur pour toujours (Cf. Jérémie 29). Serrons ces promesses dans nos cœurs et que Dieu nous garde dans son grand amour.

Rappelons-nous ceci : en toute situation de la vie, ce qui compte pour nous, c'est d'être dans la même embarcation que le Seigneur. Notre paix, notre consolation, s'y trouvent.  
AMEN

*Zachée Betché, pasteur*